



Kevine et Fortune sur le terrain

En avril à Nyon, le festival Visions du réel projetait en première mondiale *Kevine et Fortune*, premier long métrage de Sarah Imsand. Les deux protagonistes du film, Kevine Ossol et Fortune Mbitounou, des footballeuses camerounaises, étaient présentes et répondaient avec un humour tranquille aux questions du public. Ce documentaire est un complément inédit à une recherche du programme « r4d » mené par le Fonds national suisse de la recherche scientifique et la Direction du développement et de la coopération dans laquelle elles ont été impliquées. Fruit d'une coopération entre des chercheuses en sciences humaines en Suisse et en Afrique, *Kick it Like a Girl* (« Joue-là comme une fille ») a étudié la manière dont les jeunes femmes prennent leur place dans l'espace public africain par le biais du football. Dans ces pages, la réalisatrice, et aussi Tatiana Fouda, une des chercheuses camerounaises, et Dominique Malatesta, professeure honoraire de la Haute école de travail social et de la santé de Lausanne (HETSL), requérante principale de la recherche, font part de leur expérience.

SARAH IMSAND

Tout a commencé par une voix. Celle de Kevine qui avait écrit un texte à partir de photographies – des images d'elle, un ballon, sa grand-mère. Elle parlait déjà de sa passion pour le foot, des difficultés surmontées pour pouvoir jouer. De sa famille qui était contre, de sa solitude, de la difficulté de trouver un travail pour vivre. Mais Kevine a la foi. Elle croit en Dieu et au football.

Ainsi, Kevine et Fortune, je les ai d'abord rencontrées à travers des vidéos, sous forme de romans-photos, qu'elles avaient réalisées pendant la recherche sur le football féminin à Yaoundé.

En discutant avec les chercheuses suisses, Dominique Malatesta et Béatrice Bertho, je me rends compte que c'est la lutte des joueuses qui est essentielle dans leur regard. Celle de filles qui ont dû arrêter l'école parce qu'il n'y a pas de programme sport-études leur permettant de développer leurs capacités sportives au même titre que leurs diplômes. Celle de jeunes femmes qui se font insulter dans la rue parce qu'elles portent des maillots de foot, ont les cheveux courts et sont musclées. Celle de mères qui ont dû arrêter le sport parce qu'elles n'étaient plus sélectionnées pour les matches. Celle de footballeuses qui vivent pour leur passion mais qui ne peuvent pas en vivre ; qui rêvent de devenir de grandes athlètes, d'être reconnues et de trouver une place dans cette société qui leur en fait trop peu.

Avec la volonté de mettre en avant ces combats et ces revendications légitimes, nous sommes partis six semaines à Yaoundé, avec Sylvain, le chef opérateur. Nous allions y perdre tous nos repères.

Dans cette ville, il y a beaucoup de trafic, des musiques qui sortent des télévisions,

des radios, des bars. Pour se déplacer, il faut prendre des taxis jaunes qui vous emmènent comme des transports publics avec plusieurs inconnus partageant la course. Au carrefour, vers la chapelle, au stade, au marché, chacun, chacune a son itinéraire. Il faut parfois plusieurs heures pour aller d'un côté à l'autre de la capitale. Le soleil de janvier est chaud et les terrains d'entraînement en terre ocre collent à la peau. Le poisson et le poulet sont grillés au feu de bois dans la rue.

La première fois qu'on se rencontre c'est autour d'un *chai*, un thé noir aux épices, dans un restaurant de quartier qui sert des omelettes et des spaghettis. Les joueuses sont un peu timides mais la conversation s'engage. Avec Sylvain, nous rencontrons aussi l'équipe camerounaise du film avec laquelle nous allons travailler : Gabriel, l'ingénieur du son, Tatiana, qui est chercheuse, et Sophie, une ancienne footballeuse qui va nous assister. On partage un bon moment et nous nous donnons rendez-vous sur le terrain. Commencent alors six semaines intenses, entre entraînements, matches et confidences, qui vont nous rapprocher et nous faire oublier le temps.

Le championnat de football féminin commence tout juste. Douze équipes de première division vont s'affronter. On se rend compte qu'on ne peut pas suivre toutes les joueuses que nous voulions filmer. Kevine est la star de son équipe. Rapide, tactique, elle a joué en équipe nationale. On ne voit jamais Kevine sans son amie Fortune. Les deux sont dans le même club, elles sont inséparables et s'encouragent. Leur amitié est touchante. Elle leur permet d'avoir confiance en elles. De se lever tous les matins pour s'entraîner physiquement dans le garage à côté de chez elles, avant de rejoindre leur équipe pour leur séance collective quotidienne.

On les suit tous les jours avec notre caméra et un lien se crée. Les amies nous



Images tirées du film. Photographies Sylvain Froidevaux

laissent entrer chez elles. On partage leur omelette et on discute de ce qu'on pourrait filmer ensemble. Quand la caméra tourne, je leur propose de parler d'un certain sujet puis je les laisse vivre. Elles rient, partagent et nous les filmons. J'aimerais mettre en avant leur amitié et leur passion immense pour le foot. Elles se dédient entièrement à ça et n'ont que le ballon en tête.

L'ambiance lors du premier match du championnat de football féminin auquel nous assistons est électrique. Le public est réuni pour soutenir les joueuses, pour jouer au babyfoot, partager des moments entre amis ou en famille. Et pour voir l'ancien international Samuel Eto'o, président de la Fédération camerounaise de football. Les filles de leur côté prient dans le vestiaire. En communion, elles chantent pour se donner du courage, de la force. Leur joie s'exprime déjà. Sur le terrain, Kevine rayonne.

Fin du match. Kevine et Fortune rentrent chez elles sur leur scooter. Elles traversent la ville bondée de gens et de voitures, de bruits, se fraient leur chemin au milieu de ce décor chaotique comme elles le font dans leur vie. Elles sont ensemble, libres, indépendantes et paraissent pouvoir tout surmonter.

Une visite chez le père de Fortune. Il nous accueille généreusement. Dès qu'on filme, il commence à parler. La caméra déclenche toujours quelque chose qui n'aurait pas forcément été dit de cette manière sans sa présence. «L'espoir repose sur vous», lance-t-il à Kevine et Fortune. Si les filles ont choisi de ne pas poursuivre leurs études pour prioriser le foot, il faut que ça puisse aider la famille à s'en sortir. Quand, en avril 2025, nous présentons pour la première fois le film au festival Visions du réel à Nyon, une question vient du public: «Est-ce que vous ne pensez pas que ce sont vos parents qui doivent vous aider? Ça ne vous met pas trop de pression?» Kevine répond: «Je n'ai



Une fois que je me mets à jouer j'oublie tout. Et je deviens moi-même. Avec ce ballon je n'ai pas besoin de tricher ou de mentir sur ma personne. Il me connaît mieux que tout le monde.



Kevine Ossol

jamais oublié ses paroles. Chez nous, c'est comme ça. Je le dois à papa, il a fait beaucoup de sacrifices pour nous, c'est normal que ce soit notre tour de faire quelque chose pour lui.»

Plusieurs moments de vie naissent ainsi durant le tournage. En bord de terrain, à l'entraînement, une joueuse prend la parole. Le photographe de l'équipe de foot n'arrête pas de la contredire, affirme que «les filles ne sont pas négligées». «Des conneries», répond la joueuse. Les femmes ne sont pas les égales des hommes. Ils sont mieux payés, sont reconnus.

«Il faut avoir un mental costaud parce que tu ne peux pas recevoir à longueur de journée des injures. Il y aura ce moment où les filles pourront s'imposer face aux garçons et dire "oui, la fille a le droit aussi de jouer au football"». Fortune se confie. Nous faisons une longue interview en duo avec Kevine. Elles s'expriment librement, parlent de leur passion du foot, des difficultés qu'elles rencontrent. Ce qui ressort toujours c'est leur détermination et leur force. Ces interviews vont devenir la voix off du film.

On quitte Yaoundé avec toutes ces émotions et ces images en tête et sur nos cartes mémoire. Quelques semaines et mois passent et la bonne nouvelle arrive: Kevine a signé avec le FC Nantes. Une équipe mythique du championnat de France masculin, qui tente de remonter en première division chez les



Fortune et Kevine à Visions du réel.

Photographie Aline Bovard Rudaz

femmes. On va la suivre dans cette nouvelle vie, loin de Fortune. Le film continue et trouve une fin dans cette séparation et l'espoir de se retrouver un jour.

Presque une année plus tard, Kevine et Fortune sont réunies à Nyon pour présenter le film dont elles sont les héroïnes. Leur complicité, leur humour et leur détermi-

nation épatent le public. Elles racontent leur expérience du tournage, parfois c'était fatigant mais elles se sont senties en confiance. Elles ont été touchées de voir ce qu'elles vivent sur grand écran. Kevine dit: «Je suis quelqu'un de timide normalement mais peut-être que maintenant, je le serai moins».

Des filles qui jouent au football ce n'est guère anodin

TATIANA FOUDA

Le Cameroun connaît un fort engouement pour le football. Les filles s'engagent de plus en plus et d'ailleurs le nombre de clubs et de centres de formation féminins ne cesse de s'accroître, passant d'une dizaine dans les années 1960 à une cinquantaine ces dernières années. Cet engouement peut laisser croire que pratiquer le football pour une fille va de soi. Mais à considérer les obstacles liés aux injonctions à la « bonne féminité » qui jalonnent leur parcours, il apparaît que ces filles sont encore cataloguées comme subversives dans la société. Le football est encore majoritairement pratiqué par les hommes et reconnu socialement et culturellement comme un sport d'hommes. En outre, la branche féminine du sport souffre doublement de sous-financement, parce que reléguée au second plan et trop récente pour générer le même niveau de ressources par les compétitions ou le mécénat. Cela dit les joueuses sont aussi confrontées à de nombreuses contraintes structurelles.

La pratique féminine se développe dans une ambiance de lutte. Dans leurs familles

les footballeuses doivent négocier leur place ou alors s'en détacher. Avec les personnels des clubs elles doivent négocier leur place également et ce n'est pas d'emblée que les joueuses obtiennent un contrat et les diverses primes qui leur sont dues. Avec les établissements d'enseignement et de formation qu'elles fréquentent, elles doivent aussi négocier afin de pouvoir dégager du temps pour l'entraînement et les matches. Puis il y a le reste de la société, précisément les imaginaires sociaux et les stéréotypes véhiculés. Ce qui caractérise ces interactions, c'est le positionnement permanent, quotidien, des footballeuses pour la défense de leurs intérêts, pour avoir accès à leur passion et pérenniser la possibilité de la vivre, dans la continuité des pionnières. En cela transparaît l'élaboration d'une citoyenneté par le bas, directement performative parce qu'elle favorise l'institutionnalisation du football féminin. Cette perspective est d'autant plus importante à souligner que l'espace politique camerounais n'offre aux femmes et à la jeunesse que des rôles folkloriques, ceux qui consistent à faire foule pour applaudir et animer les rassemblements politiques, ne leur laissant aucune place pour une prise de position

dans la vie publique. Les footballeuses, qui appartiennent aussi bien à la catégorie des femmes qu'à celle des jeunes, sont impliquées dans une recherche d'autonomisation, dans les sphères privées comme dans les sphères publiques. Il importe de relever ce processus d'un point de vue anthropologique, afin de rendre compte de ce que produit leur engagement.

Dès les premiers moments de leur inscription dans le football, les familles s'y opposent avec une grande ardeur, parce que cela constitue un outrage à la « bonne féminité », perturbe les études (moyen alors incontesté de réussir sa vie en « plus sérieux et légitime ») dans un contexte où le système sport-études est absent, et bouscule les normes culturelles de genre, alors que les pratiques homosexuelles sont illégales au Cameroun. L'autonomie que les footballeuses s'autorisent reste fragile. Ce faisant, elles nourrissent une expérience de féminisme qui est encore fort balbutiant, hésitant, faiblement étudié et documenté. Ce n'est que lorsqu'elles commencent à vivre de leur passion, soit parce qu'elles auront été intégrées dans l'une des équipes en sélection nationale, soit parce qu'elles auront été recrutées sur un autre continent,

principalement en Europe, que les familles cessent de rechigner à leur fréquentation des terrains et se mettent à les encourager.

L'optimisme des familles est alors fondé sur leur ambition de jouir des revenus des filles, un revirement qui plonge les joueuses dans de nouvelles contraintes et constitue de nouvelles menaces pour leur autonomie. Les encouragements sont en fait des injonctions à réussir, d'autant plus fortes dans le cas où les footballeuses sont elles-mêmes issues de familles sportives. La pression qui repose sur les épaules des filles est très forte, car on n'attend d'elles que du succès. Ces attentes ne tiennent pas compte du fait que le champ du football est très difficile et les chances de succès contingentes. La pression augmente lorsque les footballeuses évoluent dans des championnats étrangers : elles se doivent d'apporter un soutien plus considérable encore aux familles restées au pays. Une situation largement répandue au Cameroun, comme dans d'autres pays d'Afrique.

Il existe désormais un mouvement sur les réseaux sociaux qui vise à sensibiliser les membres de la diaspora sur l'urgence de cesser de se positionner de manière systématique en soutien aux proches restés au



Le Lekie Football Filles au stade des sapeurs pompiers de Mimboman (Yaoundé). Les footballeuses s'entraînent avec des membres de l'équipe technique. Photographie Sarah Imsand

Une recherche et un film

DOMINIQUE MALATESTA

pays. Les personnes expatriées sont encouragées à ne plus être celles qui jouent le rôle de pourvoyeuses. On trouve sur YouTube des créateurs de contenus en porte-flambeau de cette cause : Afrodidacte (avec sa vidéo « N'envoyez plus l'argent en Afrique »), Lylie Charr (« N'envoyez plus l'argent au pays ! (Message à la diaspora) »), Massora Business (« Je n'envoie plus l'argent en Afrique trop c'est trop ! »), Agir Entrepreneuriat (« Diaspora africaine : N'envoyez plus d'argent en Afrique, ça ne marche pas ! »), Investir au Pays (« En 2024, n'envoyez plus d'argent pour les fêtes au pays ») ou encore Donald l'homme du métro Ngouma (« Africains réveillez-vous n'envoyez plus l'argent à la famille pour se nourrir en Afrique »).

Ce rapport de pouvoir entre les footballeuses et leurs familles mérite d'être analysé. Ce qui se joue, c'est bien une limitation de l'autonomie des joueuses, une instrumentalisation des corps, qui doivent gagner de l'argent. Et une façon insistante de rappeler que les femmes sont destinées à être mariées à des hommes, à porter des enfants, à répondre aux normes de la « bonne féminité ».

Basée sur une épistémologie féministe, la recherche a eu recours à la théorie du *point de vue*, développée dans les précieux travaux de l'anthropologue et sociologue canadienne Dorothy Smith (1926-2022). Celle-ci proposait de penser la confrontation aux relations sociales hostiles comme une expérience élargie du monde et une inscription consciente dans la vie publique.

Nous voulions comprendre, avec nos collègues camerounaises, les liens entre l'activité – jouer au football – et les capacités que les joueuses développent en matière de jugement sur leur environnement social, culturel et affectif. Au fil de la recherche, nous avons pu rendre compte de leur place et de leur rôle dans la fabrique de ce football féminin et plus encore saisir, non seulement leurs capacités d'analyser la situation dans laquelle s'inscrit leur passion, mais aussi leur pouvoir d'action sur un environnement peu favorable, pour le moins, à tout ce qui peut s'apparenter à des transgressions de genre.

La question centrale était finalement de savoir comment jouer au football, et se présenter publiquement comme footballeuse, constitue des formes de revendication sociale et de transformation de la société.

À Yaoundé, en travaillant avec plusieurs équipes et des joueuses de générations différentes, nous avons pu montrer que si le football féminin se développe, s'il acquiert droit de cité, c'est d'abord et principalement le fait de l'engagement des joueuses elles-mêmes et de leurs entraîneurs, bien plus que celui des institutions du football ou des ministères dédiés, à la famille, aux sports, à l'éducation, à la jeunesse... Tout le monde tient bon face aux discriminations et aux comportements hostiles, faits de jugements sexistes et de harcèlements.

Le football a cela de particulier que ses institutions, notamment la FIFA, l'UEFA au plan européen ou la Confédération africaine de football (CAF), sont des organisations puissantes, dont les discours très médiatisés sont parfaitement maîtrisés. Comme le football féminin est clairement à l'agenda de ces instances, les chercheuses doivent être attentives à ne pas reproduire, avec les mots de la sociologie, ces discours sur le bien-fondé d'un tel développement sur les plans culturel, économique et social. Elles risqueraient de passer outre les engagements à la base et les épreuves que doivent affronter les joueuses.

Les footballeuses ne sont pas dupes de ce qu'elles vivent et analysent parfaitement la situation dans laquelle elles se trouvent. C'est dans cette perspective qu'un documentaire allait avoir toute sa place. Mais cette place, il a fallu la discuter et la situer. Car le choix avait été arrêté rapidement de produire un film de cinéma plutôt qu'un document filmé de recherche. Nous ne voulions pas d'une simple mise en image des résultats de l'enquête sociologique.

Les conséquences n'ont pas été des moindres. Le FNS ne pouvait qu'approuver puisqu'on se trouvait en accord avec sa politique de communication et de visibilité des recherches au-delà du milieu académique. Mais un pas supplémentaire allait être franchi. Ce n'étaient pas les chercheuses qui allaient orienter le processus, mais une cinéaste, Sarah Imsand, et une productrice, Irene Muñoz Martin. Si le cinéma relève d'une ethnographie partagée, comme le disait Jean Rouch, partagée avec les groupes et les personnes au cœur des films, ce partage, évident et nécessaire, se redoublait dans notre cas de celui des données ethnographiques collectées par les scientifiques avec l'équipe du film.

On le sait, le cinéma, y compris documentaire, se caractérise par une forte personnalisation. C'est le film de telle ou tel... mais n'est-ce pas aussi la recherche de telle ou tel? Dès le départ s'est donc posée la question de la place de la recherche dans une démarche menée par une équipe qui prenait de plus en plus d'autonomie.

Jean Rouch toujours affirmait que l'ethnographie (qu'il distinguait à raison de l'ethnologie) – l'approche ethnographique a été retenue ici –, se démarquait par l'absence de théorisation préalable. Dans une interview accordée à *Libération* en 1998, il disait qu'il recueillait des faits, et c'est tout. Comme si le cinéaste pouvait ne pas être un interprète de ce qu'il voyait ou choisissait de donner à voir.

Dans notre cas, le film devait se saisir des postulats au départ de la recherche, ainsi que des résultats. En l'occurrence une épistémologie féministe et une approche pragmatique, compréhensive et ethnographique. Nous voulions un film réalisé de façon autonome, qui aborde les vies engagées des joueuses et qui puisse viser les mêmes objectifs de réflexion et d'action sur les inégalités de genre.

Le film a été tourné dans un temps court, environ cinq semaines à Yaoundé puis une petite dizaine de jours à Nantes. Non pas que les images aient été vite tournées, mais bien parce que l'équipe du film a été intégrée dans une autre, celle de la recherche, qui connaissait très bien le milieu du football féminin à Yaoundé, les joueuses, les terrains, les quartiers, les organisations et les politiques publiques, et qui avait développé un réseau d'interconnaissance. Les éléments du contexte et l'ensemble des contacts ont été transmis sans retenue à l'équipe du film, facilitant la prise d'images sur place.

Cependant, les données des enquêtes ethnographiques sont encore imprégnées de l'histoire de l'ethnologie. L'ethnologue classique est un dur à cuire, son travail se distingue par un engagement quasi total dans des lieux difficiles d'accès. Les données de (son) terrain ont une profondeur émotionnelle importante, bien loin de la froideur des enquêtes statistiques et du confort des écrans, dirait-il. Il est dès lors bien difficile de les transmettre comme on livrerait de simples chiffres. Pourtant, aujourd'hui, les politiques de la recherche ouvrent les pistes du libre accès aux résultats via un archivage numérique, un principe soutenu par le FNS, tout en tenant compte des réserves juridiques qui peuvent empêcher de tels dépôts.

On comprendra alors que la production d'un documentaire qui n'aura qu'un auteur, une autrice, responsable de la réalisation, pose la question de la place de la recherche dans l'œuvre. Le générique est là pour montrer que les personnes sont nombreuses à s'être engagées pour que le film existe. À chaque présentation, la référence à la recherche qui l'a précédé pourra être faite. Mais malgré tout demeure un questionnement à propos de la place que va prendre le film, avec ou indépendamment de la recherche.

Pour les chercheuses, une fois le film terminé, trois éléments ont été troublants. Premièrement, la force des images, ce à quoi nous ne sommes pas habituées – c'est notre recherche qui est montrée là, et applaudie, mais pas tout à fait. Deuxièmement, le film a cette capacité à rendre compte de la vie, de ce qu'elle comprend de luttes et d'engagements, au plus près des visages, des corps et des environnements ; nos mots ne pourront jamais le faire. Et troisièmement, les résultats de la recherche se retrouvent dans la scénarisation du film, les relations aux familles, les amitiés, les luttes contre les dominations, tout cela est bien présent. Les protagonistes n'y sont pas pour rien, au contraire, elles montrent avec sensibilité, humour et engagement qu'elles sont elles-mêmes de très bonnes enquêtrices.

Kevine et Fortune
de Sarah Imsand (62')

Le film sera diffusé
dimanche 13 juillet à 23h
sur RTS2



Éclair Football Filles de Sa'a, l'équipe de Kevine et Fortune. Tournage au stade de la SNEC à Ekounou (Yaoundé). Photographie Tatiana Fouda



Tournage à Nantes.

Photographie Dominique Malatesta